

CHRONIQUES

La déportation comme best-seller

LES ouvrages consacrés à l'histoire de la déportation sont, on le sait, d'une lecture difficile. Qu'ils émanent de témoins ou d'historiens, ils exigent, une fois surmontée l'horreur, une certaine connaissance des structures et du fonctionnement du système totalitaire nazi. C'est dire qu'ils n'intéressent qu'un public restreint. Beaucoup d'exemples l'attestent, qu'il s'agisse des œuvres des témoins (D. Rousset¹, R. Antelme, J. Cayrol) ou de celles des historiens (L. Poliakov, O. Wormser-Migot²). Il y eut, il y a autre chose : des livres écrits « à propos » de la déportation, des livres qui s'en servent. La chose n'est pas nouvelle. Avec une lucidité quasi-prophétique, J. Cayrol dénonçait ici même l'apparition d'« une nouvelle matière romanesque un peu gluante et poisseuse aux doigts. » Il ajoutait : « Les camps de concentration retrouvent la faveur des lecteurs — ça peut donner des week-end palpitants, mieux qu'une série livide ou blafarde. Ils entrent dans les « prières d'insérer » ou dans les « communiqués à la presse ». Une bonne intrigue concentrationnaire, un bourreau-maison, quelques squellettes, une légère fumée de Krema au-dessus de tout cela et nous pouvons avoir le prochain best-seller qui fera frémir l'Ancien et le Nouveau Monde³. » Encore J. Cayrol critiquait-il des

1. Signalons la récente réédition de *l'Univers concentrationnaire*, due aux éditions de Minuit (1965). Les éditions du Seuil rééditeront prochainement le livre d'E. Kogon : *L'enfer organisé. Le système des camps de concentration* (La Jeune Parque, 1947).

2. *Le système concentrationnaire nazi. 1933-1945* (Presses universitaires de France, 1968).

3. *Esprit*, avril 1953, p. 575.

CHRONIQUES

œuvres de romanciers : *L'étincelle de vie*, d'Eric-Maria Remarque, *La mort est mon métier* de Robert Merle. Nous voici arrivés au second stade : celui du best-seller. Peu importent les témoins et les historiens, le respect des hommes et celui des faits : il s'agit de fabriquer, puis de vendre, selon des recettes éprouvées, un produit.

Après *Treblinka*, de J.F. Steiner⁴, voici aujourd'hui, à propos du programme nazi d'euthanasie et des expériences médicales pratiquées dans les camps, *Et la terre sera pure*, de Silvain Reiner. Même éditeur (Fayard), même collection, on est tenté d'ajouter : même auteur, tant les procédés sont visibles :

— Un récit assez bref — moins de 400 pages —, divisé en chapitres très courts (31 pour Reiner, 28 pour Steiner), eux-mêmes divisés en tableaux, numérotés dans *Et la terre sera pure*, indiqués par un espacement dans *Treblinka*. Il ne faut pas trop fatiguer le lecteur. Pour joindre le documentaire au culturel, le livre s'ouvre sur deux citations : Himmler et un chant hassidique (Steiner) ; Hitler et Hippocrate (Reiner).

— Le style « comme si vous y étiez » : Hitler, décrit au début du livre ; a « les yeux flous » (13), « il se frotte les mains » (12), sa voix est « sèche » (13). Il y a mieux. Se déshabillant avant d'entrer dans la chambre à gaz déguisée en salle de douches, les déportées juives échangent les propos suivants : « Garde ton numéro, Eva. Il ne faut pas que l'on se trompe dans la confusion à la sortie du bain... — Quelle volupté que celle de l'eau chaude ! — C'est un plaisir que l'ordre allemand. On aurait besoin d'apprendre chez eux... » (186).

— Le recours fréquent, dans les descriptions, au vocabulaire, voire au point de vue nazi. Les mêmes déportés qui se déshabillent déclarent : « Ils veulent faire travailler le Juif. Que le Juif travaille, au lieu de toujours tirer au flanc » (186). Et le docteur Mengele de s'exclamer plus loin : « Comment voulez-vous faire travailler des Juifs ? » (193). Passant à Ravensbruck l'auteur écrit : « ...il y avait le fouillis russe, le dépotoir gitan, la lie juive » (149). A propos des fours crématoires, Reiner parle de « braise juive » (204). Les trains de déportés apportent à Auschwitz « les résidus de la conquête

4. Parmi les éloges adressés à ce livre, on retiendra celui-ci : « Nous sommes emportés dès le premier chapitre. Déportés dès le second » (Yvan AUDOUARD, *Le Canard enchaîné*). Il est vrai qu'inversement J. JAUBERT écrit dans *le Figaro* : « Jean-François Steiner n'a pas eu besoin d'aller à Treblinka. » Ces extraits de presse sont cités à la fin du livre de Reiner.

Sur *Treblinka* un point de vue différent a été exprimé ici par Joseph ROYAN (*Esprit*, juin 1966, p. 1275).

allemande » (231). Quant aux déportés alignés pour l'appel, ils ont le « piteux mortier juif » (287). Dernier exemple : un convoi de déportés arrive à Auschwitz. Reiner parle du « chaos juif », de la « rampe juive » (183). Léon Poliakov avait déjà dénoncé, dans *Treblinka*, l'emploi d'appréciations esthétiques, d'images littéraires et de descriptions qui renvoyaient à un portrait du Juif proche de l'archétype forgé par l'antisémitisme (*Preuves*, mai 1966, p. 72).

Il faut souligner un autre élément : l'aspect « voyeur » et sadique des descriptions : malades incurables et aliénés mis à mort, déportés soumis à la vivisection et aux expériences les plus délirantes nous sont ici littéralement livrés en spectacle : point de photos — cela coûte cher à l'éditeur et effraie le lecteur sensible — mais des « tableaux » où l'horreur et le piquant sont dosés à point : après un massacre d'enfants anormaux, l'un des bourreaux revient. « Le sang raidissait encore les manches et le col de son uniforme noir. Il en avait aussi sur les genoux car, parfois, il se laissait tomber, épuisé, sur la masse sursautant, pour activer sa mort (43). » Du sang, de la mort, de la volupté aussi. Les amateurs de piquant ne seront pas déçus. Reiner se complait visiblement à décrire comment les nazis auraient essayé, à Ravensbruck, de mêler homosexuels et prostituées afin de « guérir » les premiers (141), et comment les déportés utilisés pour des expériences de résistance au froid étaient, une fois gelés, réanimés entre deux femmes nues (134 à 138).

A cette accumulation de bassesses vient s'ajouter un plagiat. Narrant l'existence d'un médecin hongrois qui, déporté à Auschwitz, dut apporter sa collaboration au célèbre docteur Mengele, mais en se bornant à disséquer des cadavres, l'auteur a purement et simplement démarqué plusieurs passages du livre où celui-ci a raconté son expérience⁵, sans jamais indiquer cette source et en se bornant à modifier le nom de l'intéressé, qui devient le docteur « Mazlo ». Voici, par exemple, comment Nyiszli décrit les locaux où le conduit Mengele à son arrivée :

« Nous sommes dans un endroit fraîchement badigeonné à la chaux. La pièce est bien éclairée par une large fenêtre, mais cette dernière est grillagée. L'ameublement de la pièce me surprend après celui des baraques. Un lit blanc, un vestiaire également blanc, une grande table et des chaises en formant le mobilier. Sur la table un tapis de velours rouge. Le sol est de béton recouvert de jolis tapis. J'ai l'impression que je suis

5. Miklos NYISZLI, *Médecin à Auschwitz. Souvenirs d'un ancien déporté*, Julliard, 1961.

attendu. Les hommes du Sonderkommando ont peint cette pièce et l'ont garnie avec des objets que les convois précédents ont laissés derrière eux. » (p. 43).

Ce qui devient dans Reiner :

« La pièce est claire, elle sent le frais badigeon de chaux. Le jour y entre à flots par une grande fenêtre grillagée. Mengele regarde, enchanté. Il y a là un lit blanc, un vestiaire blanc, une grande table blanche. Sur la table, un tapis rouge. Aux murs, des tableaux. Sur le sol de béton, d'autres tapis se croisent, élégants, neufs, damier qui évoque l'opulence bourgeoise. Tous les styles de tous les pays réunis à Auschwitz : c'est la quintessence artistique que dépose chaque convoi sur la rampe juive. » (P. 211.)

Ont été également plagiés les passages relatifs à l'arrivée au camp (Reiner, pp. 209-10 ; Nyiszli, 23-25), au repas avec les membres du Sonderkommando (Reiner, 213-214 ; Nyiszli, 48-51), enfin aux « recherches » de Mengele sur les jumeaux (Reiner, 222-223 ; Nyiszli, 67-68). Le procédé employé est simple : concentration du récit, emploi de termes qui « créent l'ambiance », au besoin une anecdote finale tout en finesse et en humour noir (Reiner, 210).

« On en est au folk-lore », notait J. Cayrol. Ajoutons : revu, corrigé et réécrit, au besoin en s'appropriant le bien d'autrui. Le résultat est là. Dans la course actuelle au best-seller, tout le monde n'a pas *Papillon* ou *Piaf*. Il reste les déportés, juifs de préférence, ici sur fond d'expériences médicales. « Il y avait, dit J. Cayrol, un autre sujet moins spectaculaire, c'était de rechercher ce qu'avaient pu devenir les témoins de cette orgie du sang, leur comportement dans un monde ordinaire, quotidien, comment on pouvait les sauver, les ramener à n'être qu'eux-mêmes et non les survivants effrayés d'une agonie sans fin. » Il y avait aussi, pour les éditeurs, d'autres livres à publier : les ouvrages fondamentaux de Reitlinger et de Hilberg, l'excellent compte rendu du procès d'Auschwitz par B. Naumann, celui du procès Dehring. Si on ne l'a pas fait c'est que, nous dira-t-on, il n'y a pas de public. Le livre de Steiner en a eu un. Je ne sais si Reiner se vendra — car il ne s'agit que de cela et par tous les moyens, aussi bien.

La déportation va-t-elle entrer dans l'univers du récit « historique » à grand spectacle ? Cette singulière façon d'échapper à l'oubli ou à l'indifférence jugerait notre société.

Roger ERRERA.